

# Tu es plasticien, tu travailles sur l'agriculture, donc tu travailles sur le paysage ?

You're a visual artist, you work in agriculture, so you work on landscape?

Didier Christophe<sup>1</sup>

<sup>1</sup> École Nationale Supérieure de Formation de l'Enseignement Agricole de Toulouse, chercheur associé LARA-SEPPIA.

**RÉSUMÉ.** Lorsque l'on est plasticien, travailler sur l'agriculture ou travailler sur le paysage n'est pas équivalent. S'appuyant sur la recension de ses expériences de chercheur en arts, d'enseignant dans l'Enseignement agricole et de chargé de mission animation et développement des territoires, autant que sur la productions scientifique d'autres chercheurs, l'auteur aborde la place du paysage dans le vécu des agriculteurs et des acteurs du monde rural, à l'épreuve du terrain. Intégrant des points de vue agricoles (en Limousin, Berry, Cantal) et géoagronomiques, il les confronte à des témoignages issus de la littérature régionale et de l'histoire de l'art, afin d'étayer son positionnement de chercheur-créateur.

**ABSTRACT.** When you are a visual artist, working on agriculture or working on the landscape is not equivalent. Drawing on the review of his experiences as a researcher in arts, as a teacher in agricultural education and as a project manager on a mission of animation and development of the territories, as well as on the scientific productions of other researchers, the author discusses the place of the landscape in the experience of farmers and rural actors, who are on the ground. Integrating agricultural and geoagronomic viewpoints (in the french territories of Limousin, Berry and Cantal), he confronts them with testimonies from regional literature and art history, in order to support his position as researcher-creator.

**MOTS-CLÉS.** paysage, agriculture, arts visuels, littérature régionale, développement local, activités technico-économiques, sciences sociales, recherche-création.

**KEYWORDS.** landscape, agriculture, visual arts, regional literature, local development, technico-economical activities, social sciences, research-creation.

## Introduction

« Tu es plasticien, tu travailles sur l'agriculture, donc tu travailles sur le paysage ? » Cette question nous interroge, en ceci que la perception sociale, et visuelle, que nous avons de l'agriculture y est posée comme une évidence. Mais cette évidence est-elle fondée ? C'est ce que cet article se propose d'étudier.

C'est, effectivement, la question que j'ai entendue plusieurs fois, de la part de doctorants comme de la part d'artistes, lorsque je commençais ma thèse, au début des années 2000. À l'occasion du colloque de mai 2019, avec le laboratoire LARA-SEPPIA, il a paru opportun de faire un point sur cette assertion, au regard d'une longue expérience de terrain acquise dans la fréquentation du monde agricole selon des visées relevant à la fois des arts plastiques et de la sociologie rurale.

Nous verrons donc pourquoi le fait de travailler en plasticien, sur le thème de l'agriculture, impliquerait de – ou reviendrait à – travailler sur le paysage, ne constitue pas une évidence mais plutôt une représentation assez peu partagée dans le monde agricole. Certes, la construction de nos représentations doit à la valeur symbolique nous accordons à ce à quoi elles se rapportent, rappellent Sandra Jovchelovitch et Birgitta Orfali ; et le pouvoir de cette symbolisation repose sur « une représentation signifiante de quelque chose produit par quelqu'un d'autre. [...] l'acquisition d'un savoir sur les objets et la formation de symboles se construit petit à petit plutôt qu'il n'est inné ou

donné par l'expérience » (Jovchelovitch et Orfali, 2005). Cette approche empruntée à Vygotsky suppose une connaissance ou une méconnaissance sur laquelle nous co-construisons le soubassement de nos représentations, qu'elles soient socialement partagées ou non.

Dans le cas qui nous occupe, pour l'artiste comme pour nos contemporains, la représentation de l'agriculture (au sens psychosocial comme au sens artistique) serait réductible au paysage, et réciproquement, le paysage serait « l'image » de l'agriculture et des activités rurales – étant entendu que l'adjectif rural signifie « qui appartient aux champs, qui concerne les champs, la campagne ; de la campagne » (cf. CNRTL). Mais qu'en est-il vraiment, pour qui s'intéresse d'un peu près aux pratiques agricoles dans leurs territoires ?

Au-delà de strictes questions de méthodologie de recherche, que l'on tâchera de ne pas éluder, nous évoquerons, dans ces pages, certaines implications de ce questionnement dans la création, ainsi que l'impact de la connexion des sciences humaines et sociales avec la recherche en arts.

Ce qui, au départ d'une thèse, en constitue le terreau nourricier<sup>1</sup>, peut se révéler *in fine* une sorte de rampe de lancement vers d'autres sujets d'étude. C'est le cas si d'autres champs d'investigations s'invitent dans l'outillage conceptuel et méthodologique nécessaire, et la fréquentation d'autres chercheurs peut précipiter cette évolution. Tout chercheur aura pu vivre cela, peut-être spécialement dans les disciplines artistiques, mais aussi bien en sciences humaines et sociales. Que le lecteur ne se méprenne pas : cet article ne se veut ni un bilan ni une carte postale ancienne, mais plutôt un parcours réflexif en territoire transdisciplinaire.

Je propose dès lors quatre étapes de réflexion, fondées sur des expériences successives de chercheur en arts et de chargé de mission animation et développement du territoire, au fil de plus de vingt ans de parcours professionnel dans l'Enseignement Agricole, en lycée technologique et professionnel agricole et dans l'enseignement supérieur agricole, à VetAgro Sup Clermont-Ferrand puis à l'ENSFEA.

S'il s'agit ici d'évoquer la place du paysage dans le vécu des agriculteurs et des acteurs et familiers du monde rural, en intégrant l'approche systémique (en référence à Joël de Rosnay), et le décryptage de la complexité (en référence à Edgar Morin), on ne peut négliger les données qui contribuent à marginaliser l'attention au paysage du point de vue du paysan (ce qu'attestent les travaux de Michèle Alifat-Peylet en géographie, de Laurent Dussutour en sciences politiques, et les miens en sociologie rurale).

La question qui donne son titre à ce article interroge donc les écarts de représentations qui se font jour à l'épreuve du terrain, et l'approche proposée tâchera aussi de mettre en regard quelques expressions artistiques significatives. Mais elle intégrera aussi le point de vue des agriculteurs.

Le parcours proposé passera donc par l'angle de vue des agriculteurs en Limousin, Berry et Cantal, et celui des chercheurs.

Une deuxième phase abordera la place du paysage dans l'expression des enjeux de « l'appartenir » dans le monde rural, vue sous deux types de témoignages différents, littéraires et agricoles.

---

1 Dans mon cas, il s'agissait donc de rendre lisible, par les moyens de l'art, des réalités de l'agriculture et l'adaptation de ses pratiques à des territoires divers.

Puis rapidement j'évoquerai l'expérience d'un projet de développement territorial en Corrèze, avant de revenir vers la création plastique, afin de conclure sur une quatrième et dernière phase qui permettra d'aborder le point de vue offert par quelques artistes plasticiens et photographes au fil des siècles et jusqu'à maintenant.

## I. Auprès des agriculteurs, en artiste et en sociologue.

La première phase de recherche relève d'un parcours de chercheur en arts plastiques déviant vers une approche anthropologique, en visant à assigner à la création plastique le rôle de révélateur de l'identité agricole d'un territoire, initiée par une thèse véritablement transdisciplinaire sous la houlette de la plasticienne Hélène Saule-Sorbé et du sociologue ruraliste Jean-Pierre Prod'homme (Christophe, 2006).

L'historien de l'art constate que ce n'est qu'en de rares exceptions que le paysage prend vraiment sens et s'impose comme clé de la composition dans les œuvres picturales ou photographiques figurant des travaux agricoles. Le géographe peut aborder l'environnement physique dans ses diverses composantes, pédologiques et climatiques, économiques et humaines, et les éléments du paysage deviennent dans ce cas de simples indicateurs relatifs à des objets d'études extérieurs à lui-même. Le sociologue ruraliste enquête la profession agricole et le contexte fourni par les territoires et des filières de production. Le plasticien a donc à se déterminer en réponse aux données collectées par les trois autres approches, complétées d'entrées relevant de l'historien des territoires et de l'agriculture.

Méthodologiquement, cet « état de l'art » permet de préparer des entretiens d'acteurs puis de les analyser, et c'est de ces entretiens que se nourrissent le travail du plasticien ainsi que les écrits du sociologue. Qu'en ressort-il quant à la prise en compte du paysage ? Ce sont les acteurs enquêtés qui en livrent la clé.

Les agriculteurs semblent porter plus d'attention à leur territoire qu'à leur paysage. Pourtant, au détour des entretiens menés, le rapport au paysage surgit là où on ne l'attend pas forcément, c'est-à-dire comme donnée ou variable d'ajustement dans une dynamique globale de développement agricole : il n'est que le lieu de déroulement d'une activité professionnelle, implantation d'un bâtiment nouveau, refonte du parcellaire, aménagement fonctionnel des pacages, gestion floristique d'une jachère, rôle d'abri de bétail joué par des arbres, réutilisation pour l'élevage d'anciens prés-vergers, et jusque dans la surveillance par drone ou par satellite des changements de couleur localisés dans une culture, annonciateur d'un problème sanitaire, pour l'agriculture dite de précision. C'est peut-être là que l'on pourrait utiliser, à la place de paysage, le mot *milieu*, au sens du XVII<sup>e</sup> siècle et de Descartes (Rey, 2012) – ou encore le néologisme *miliage* proposé par Benjamin Arnault.

Que disent, de la place du paysage, mes collègues chercheurs de l'enseignement agricole ? Laurent Dussutour, dans une entrée interdisciplinaire entre sciences politiques et éducation socio-culturelle, questionne à la fois la construction pédagogique du paysage et la formalisation de ce qu'il nomme une « pensée agronomique paysagère », dans laquelle aborder le paysage de manière rationalisée serait une « voie d'accès à l'espace ou au territoire », dans laquelle domine la notion de « systèmes agraires ». Il note que « l'exploitation agricole est la “boîte noire” de tels systèmes et le paysage en est l'environnement », et observant que ce systémisme contribue simplement à l'entretien de visions ruralistes. On peut alors citer les mots de Jean-Pierre Deffontaines : « Est-ce qu'en soutenant la race normande, je peux soutenir le paysage normand ? ». Dussutour suggère plutôt les méthodes de « tâtonnement » et de « bricolage » revendiquées par les enseignants de l'Enseignement agricole, bricolage didactique défendu par nombre de chercheurs en sciences de l'éducation, d'Anne Petit à John Didier et Giacco Grazia. La rencontre, la descente sur le terrain et

la lecture de paysage sont dès lors prescrites tant par Laurent Dussutour que par Claude Benois qui admet que « le niveau de la sensibilité établie n'a pas à être mis en échec par le niveau faible des techniques dont chacun dispose pour exprimer ce qu'il ressent ».

Si Dussutour a montré que la notion de paysage est assujettie à des usages sociaux (Dussutour, s. d. ; Dussutour, 2002 ; Picon, Dussutour et Jacqué, 2003), cristallisant le lieu d'un fétichisme du territoire non exempt de conflits, Yves Michelin et Sophie Gauchet (2000) ont pu repérer que la notion de paysage confère à « l'espace du quotidien » (donc au territoire) une valeur dans laquelle « les sociétés locales se reconnaissent ».

« Pour les agronomes, le paysage est le support des activités agricoles, le système où les agriculteurs interagissent avec les ressources naturelles et sociales à travers la gestion de leurs champs et des motifs associés comme la bordure de champs », rappelle Esther Sanz Sanz (2013) pour qui on peut parler d'« agricultures productrices de paysage » : « Dans cette perspective, les *systèmes de culture* et *l'organisation stratégique de l'exploitation* sont les facteurs déterminants de l'organisation du paysage agricole »<sup>2</sup>.

Aussi, sur des enjeux de création plastique, de collecte d'information et de compréhension du domaine d'étude, voire d'éducation populaire, j'ai demandé à de plus familiers que moi des faits agricoles de me confier des images, voire d'en réaliser, comme ce fut le cas dans une résidence d'artiste que j'ai faite au lycée agricole de l'Indre sur proposition de l'École des Beaux-Arts de Châteauroux, et qui a donné lieu à un portfolio. Qu'il s'agisse des photos proposées par des agriculteurs installés ou des « technimages » – le terme est d'Anne Cauquelin (1996) – produites par des élèves de bac professionnel agricole, leurs regards évacuent très majoritairement la présence paysagère. Et ce sont prioritairement les points d'attention que j'ai cités précédemment qui sont mis en valeur. Claire Blouin-Gourbilière (2011), dans un article analysant le rapport au paysage de la région rurale la Brenne, dont le matériau d'étude a été fourni par un concours photographique ouvert<sup>3</sup>, en repérant que peu d'agriculteurs ont participé, note que les agriculteurs comme les ouvriers pratiquent peu la photographie relativement aux autres catégories socioprofessionnelles, reprenant en cela Pierre Bourdieu<sup>4</sup>.

La question de la qualité technique est cependant secondaire au sens où un post-traitement est souvent administré aux photos réalisées, notamment de la part des élèves que j'ai accompagnés durant la résidence d'artiste dans l'Indre. La question du cadrage et de la composition ne se pose guère plus. On est là dans la production de ce que Christian Malaurie (2015) nomme des « images de peu ». Elles ont un impact fort, ces images, parce qu'elles font sens pour celui qui cherche à comprendre quelque chose d'une agriculture qu'il méconnaît comme pour le spécialiste, et parce qu'elles sont porteuses d'une dynamique de partage et d'échange oral entre leur auteur et l'artiste en recherche-création. Elles nous renvoient aussi à Jacques Rancière (2000), pour un partage démocratique du sensible. Elles autorisent à la fois ce qu'Éric Chauvier ([2011] 2017) nomme « l'anthropologie de l'ordinaire » et ce que Marcel Mauss (2002) a expliqué comme l'enjeu de don et contre-don dans la recherche sociologique, deux clés déterminantes pour les chercheurs liant la production de données en sciences humaines sociales à une approche par la création artistique,

---

2 Tous ces auteurs se réfèrent aussi aux écrits de géoagronome spécialistes de l'impact de l'agriculture sur nos paysages, comme les directeurs de recherche de l'INRA Jean-Pierre Deffontaines (2000) et Yves Luginbühl (2012). On se reportera aussi à Claude Benois. Cf. aussi Picon, Dussutour et Jacqué (2003).

3 Concours organisé par le Parc naturel régional de la Brenne.

4 Bourdieu, P. ([1967] 2007). *Un art moyen. Essai sur les usages sociaux de la photographie*. Paris : Les Éditions de minuit.

comme le font Philippe Sahuc, sociologue à l'ENSFEA en même temps qu'homme de spectacle (Sahuc, 2011 ; 2012) et Davia Benedetti, anthropologue en même temps que danseuse et chorégraphe, tous deux enquêtant le monde rural – ils partagent avec moi la même approche sinon le même *modus operandi*, mais nous relevons à trois sections différentes du CNU<sup>5</sup>.

À ce point, je dois faire deux constats.

L'un, c'est qu'en déterminant les images produites en plasticien à partir des entretiens réalisés, des croquis et des photos ramenés, et de leur relecture interdisciplinaire, la place du paysage est fortement minimisée par rapport à la représentation du contexte de travail – entendons par là les bâtiments autant que les animaux, et le matériel autant que le produit des cultures (Christophe, 2007).

L'autre constat est que la réponse que je faisais dès 2002 à la question « Tu es plasticien, tu travailles sur l'agriculture et la ruralité, donc tu travailles sur le paysage ? » correspond à la réalité révélée au fil de la réalisation d'environ quatre-vingt-dix entretiens d'acteurs du monde agricole et para-agricole, et diverses publications ; cette réponse, la voici : « Non, je ne travaille pas sur le paysage, je travaille sur l'agriculture qui est une activité technico-économique dont le paysage n'est qu'une résultante ».

## II. Le paysage dans l'expression littéraire et agricole de l'appartenir

Abordons maintenant la place du paysage dans l'expression des enjeux de « l'appartenir » dans le monde rural. Quand le paysage intervient-il, s'il intervient ? Par quels truchements ? À quelles fins ?

Deux entrées peuvent être brièvement évoquées : le paysage dans les écrits des auteurs limousins, et le paysage dans le quotidien et les projets des acteurs locaux de la vallée du Mars dans le Cantal. Ce sont là des angles d'étude utilisés entre 2011 et 2014 à Bordeaux au sein de l'équipe CLARE lors du programme de recherche « L'Appartenir », qui étudiait la notion d'appartenance au milieu rural dans une approche interdisciplinaire mêlant arts plastiques, littérature, géographie et anthropologie, en substantivant le verbe appartenir.

Un détour par l'approche de quelques écrivains témoignant du monde rural montre que pour le Limousin, qui a constitué ma région d'étude privilégiée, le paysage n'est pas vraiment traité en tant que tel. C'est plutôt ce qui en constitue les fondements qui est mis en valeur : les reliefs et le substrat rocheux principalement. Ils deviennent des éléments métaphoriques souvent rapprochés au caractère attribué aux paysans et aux habitants de cette région de moyenne montagne, mélange d'austérité, d'une certaine rudesse et du courage qu'il faut pour travailler les sols pauvres des plateaux et des pentes pour un revenu économique décevant. Pierre Bergounioux, Pierre Michon, Richard Millet, Jean-Paul Michel, et bien d'autres (comme Marcelle Delpastre ou Gilbert Lascault dans la génération précédente), ont récemment emprunté cette veine caillouteuse, comme l'ont notamment souligné les chercheurs Jean-Yves Laurichesse (2014), Agnès Castiglione (2012), Claude Filteau (2012) ou encore Thomas Bauer (2014). Chez ces auteurs limousins (on pourrait y ajouter Claude Duneton ou Régine Rossi-Lagorce), le paysage est généralement présenté comme visualisation d'un contexte local rude, car dans cette région granitique, il est le lieu d'un labeur qui coûte en sueur et rapporte peu en céréales. On ne s'en étonnera pas : « C'est dans l'évocation des pratiques, et par la liaison organique entre “les pratiques locales de façonnement” et les “formes de regard” que le

rapport aux lieux se structure dans toute sa richesse et sa complexité » (Dubost et Lizet, 1995). On comprendra que Bergounioux (2018) puisse évoquer « le socle granitique de l'imaginaire limousin »

Lors de deux journées de terrain avec l'équipe du programme « L'appartenir », dans la vallée de Mars qui permet de gagner, dans le Cantal, le Puy Mary depuis la Corrèze, nous avons entendu acteurs du territoire et chercheurs porter un regard contextualisé sur le lien au territoire (Alifat-Peylet, 2014). On y parlait des prairies d'estive et des carrières, des burons des éleveurs et des routes, des labels de qualité et du parc naturel, mais y parlait-on de paysage ? Oui, mais seulement comme signe de l'évolution des pratiques agricoles. L'entrée esthétique a semblé ne valoir que pour sa valeur touristique, ou du point de vue du technicien du parc naturel régional. Les bas-côtés de la route sont-ils gagnés par les arbres depuis une vingtaine d'année parce que ni les propriétaires ni les exploitants agricoles ne soignent les abords, et l'on déplore que les touristes ne puissent plus voir de loin le Puy Mary culminant à 1783 m, lorsqu'ils font route vers lui. Les burons sont-ils à l'abandon, et l'on déplore que le patrimoine foute le camp sans pouvoir y attirer les touristes. Les éleveurs aveyronnais louent-ils des estives délaissées par les locaux, et l'on déplore que les animaux ne soient qu'en transit constant et que les prairies soient moins bien entretenues. Le paysage ne se lit que par des focus sur telle ou telle de ses composantes et en ce qu'elles témoignent d'une perte de savoir-faire ou d'un changement de pratique agricole. Veut-on redynamiser tel village par un nouvel attrait culturel, on envisage des résidences d'artiste ou un parcours de sculptures, et l'on n'envisage pas d'agir sur le patrimoine paysager autrement que par des mesures partielles de protection.

Confrontés aux réalités de terrain, nous comprenons pourquoi le paysage est une résultante du travail des agriculteurs : l'évolution des pratiques d'élevage ou de cultures l'impacte grandement, mais sans qu'on en saisisse bien l'échelle temporelle ni les possibles remédiations. Et le monde continue de tourner : « l'homme qui laboure ne se détourne pas pour un homme qui meurt », dit un proverbe flamand mis en scène par Pieter Bruegel l'Ancien dans son tableau *La chute d'Icare*, comme l'ont rappelé Fierens (1949) puis Lancri (1989).

### **III. Le paysage, grand absent d'un projet para-agricole de développement territorial**

Une troisième phase de cette réflexion, très succincte, se rapporte à une expérience de chargé de mission Animation et développement des territoires au sein du Ministère de l'Agriculture, en Corrèze. Là encore, la notion de territoire se révèle plus prégnante pour les différentes catégories d'acteurs et partenaires du projet, que celle de paysage. De fin 2012 à début 2019, autour d'un lycée agricole et d'une communauté d'agglomération, des agriculteurs, des consommateurs, des associations, des techniciens du territoire, des élus locaux, des enseignants de la formation agricole et leurs étudiants ont œuvré collectivement, avec le soutien ponctuel de la Chambre d'agriculture, à la conception d'un atelier de transformation, équipement partagé structurant de développement technique et économique au profit des petites fermes. La question du paysage n'est jamais intervenue, dans aucune des quatre phases d'études préalables menées par les étudiants de VetAgro-Sup Clermont-Ferrand, ni par les bureaux d'étude ayant finalisé le projet de construction d'un atelier de transformation de produits carnés et de légumes. Et quand on en arrive à l'implantation de la structure voulue par tous mais projetée dans des réunions et enquêtes ayant évacué le rapport de l'agriculteur à son paysage, vous imaginez aisément qu'un Conseil communautaire d'agglomération se pose davantage la question de l'accès au réseau routier que celle de l'impact paysager pour acter la construction de 2500 m<sup>2</sup> nouveaux. Mais ayant été le chargé de mission qui a lancé ce projet, je savais déjà, comme on l'a vu, que « Non, je ne travaille pas sur le paysage, je travaille sur

l'agriculture qui est une activité technico-économique dont le paysage n'est qu'une résultante »<sup>6</sup> ; et pourtant, j'y repérais évidemment des liens à l'appartenir et des enjeux d'identité et d'interrelations territoriales que j'allais valoriser dans des articles et communications (Christophe, 2018a ; 2017 ; Teyssandier et Christophe, 2016)... mais pas en plasticien. Je n'étais plus alors dans la création-recherche portant à la transdisciplinarité mais un simple fonctionnaire dissociant ses pôles de compétences.

Et l'on ne va pas reprendre là une approche marxiste comme peuvent en développer William Hayon et Jean-François Chevrier (2003) ou Brian Holmes, à propos de photographes ayant documenté le rural comme Marc Pataut, Gilles Saussier ou Gérard Dalla Santa.

#### IV. Sous le regard des plasticiens

Une dernière entrée permet d'aborder le point de vue offert par des artistes plasticiens. Une déclinaison de notre problématique est déjà repérable à travers deux grands noms de l'histoire de l'art occidentale : Pieter Bruegel et Louis Le Nain. Cela nous offre un comparatif par un flash-back aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, puis nous reviendrons vers les conscientisations des artistes de notre époque (Christophe, 2018b).

Bruegel ne peint pas des paysages réels, il les recompose au besoin à l'aide de quelques croquis rapportés de son voyage en Italie, des Alpes à la baie de Naples, et il y intègre ceux réalisés en observant des paysans flamands, travaillant au jardin, collectant le miel, fauchant, ou se reposant après la moisson. Dans *La chute d'Icare*, il peint un paysan qui tourne le dos non seulement à l'homme qui meurt et à la bourse abandonnée au coin du champ, mais au magnifique paysage côtier et au bateau qui vogue vers les îles lointaines. Regardeurs maintenus à l'extérieur de la scène, nous savons que « l'homme qui laboure ne se détourne pas pour un homme qui meurt ». Mais Bruegel ne s'intéresse pas au véritable paysage des travaux champêtres qu'il nous montre. C'est tout le contraire de Louis Le Nain, qui comprend au XVII<sup>e</sup> siècle que l'agriculture de grandes cultures céréalières a déjà profondément modifié la plaine de Laon, supprimant les arbres et les haies, et, devant ce remembrement avant la lettre, il peint la première vue de ce que les agronomes nommeront bien plus tard un paysage d'*open fields*. Un paysage plat, dépourvu de relief et de verticales puisque sans buttes ni bosquets, un paysage qu'on dirait volontiers triste et moche.

Qu'on n'aille pas me faire dire ce que je n'ai pas dit, il y a bien des artistes figurant la vie rurale pour qui le paysage lui-même compte autant que la représentation des activités paysannes, depuis les frères Limbourg situant la série des « travaux des mois » devant les châteaux du duc de Berry, jusqu'aux peintres de la III<sup>ème</sup> République rurale, Léon Lhermitte ou Jules Breton, et aux photographes de la Farm Security Administration à l'époque du New Deal, comme Marion Post Wolcott dans les champs de coton ou de tabac du sud des États-Unis, ou les peintres Grant Wood et Alexandre Hogue dans le Middle West. Mais ces artistes ne sont pas la majorité, et plus on avance dans le temps, plus ils s'approprient un autre enjeu à travers leurs images du monde paysan, celui de la conscientisation des nouvelles problématiques sociétales, environnementales et mondialisées, comme certains de nos contemporains ayant été invités en résidence d'artiste dans des établissements d'Enseignement agricole, et je pense à Eduardo Kac intervenant en Poitou, à Jean-Paul Ganem en Périgord ou à Phet Cheng Suor en Corrèze. Quoi qu'il en soit, si perspective, cadrage, site et carte sont bien utiles à Anne Cauquelin (2000) pour reconstituer une histoire de la

---

6 C'était d'autant plus évident dans ce cas j'intervenais en tant que fonctionnaire de l'Agriculture chargé de mission et non pas comme chercheur-intervenant, bien qu'étant dans ces mêmes années chercheur associé à CLARE – Cultures, Littératures, Arts, Représentations, Esthétiques, EA 4593, Université Bordeaux Montaigne.

relation à la nature et à l'environnement par la peinture, les objectifs sont ailleurs avec les artistes que je viens d'évoquer : leurs emplois du paysage se font vecteurs de discours sur la société rurale de leur temps.

Je me risquerai pour terminer à un retour sur « l'appartenir » limousin, à travers l'évocation de trois artistes du XX<sup>e</sup> siècle, aux statuts divers. Cela nous permet de retrouver dans des expressions plasticiennes les échos des questionnements que nous avons eu précédemment sur la place du paysage dans les témoignages recueillis. Léon Jouhaud (abandonnant l'exercice de la médecine après la Grande Guerre pour devenir le plus important peintre et émailleur de sa génération en Limousin), Antoine Paucard (paysan, maçon et sculpteur inconnu au pied du massif des Monédières), Henri Cueco (professeur au collège d'Uzerche puis à l'ENSB-A à Paris). Trois identités, trois liens au territoire limousin, trois approches du paysage.

Léon Jouhaud, dans une veine inspirée des Impressionnistes, des Nabis puis des Cubistes, a laissé des milliers de pastels et d'émaux paysagers, et d'assez nombreuses scènes urbaines mais très rarement de scènes paysannes. Il fut en cela un peintre héritier de Monet, un coloriste proche de Gauguin, un dessinateur comparable à Steinlen, un compositeur suiveur d'André Lhote. Un homme du XIX<sup>e</sup> siècle, atterri en Limousin et donnant une œuvre d'émail novateur pour le XX<sup>e</sup> siècle. Il ne s'est pas plus intéressé à l'activité agricole que Paul Cézanne ou Fernand Léger : dans ses compositions, le paysage joue seul sa partition, insensible à l'activité humaine dont il pourrait être le cadre.

Antoine Paucard, véritable artiste brut, a sculpté son appartenir. Petit paysan et maçon, fils de meunier, il fut un élève appliqué puis fut cavalier dans un régiment de chasseur d'Afrique, avant de revenir au pays : le gars typique de la III<sup>ème</sup> République. Devenu vieux, il sculpta grandeur nature son panthéon personnel : le général Marguerite côtoie Napoléon, Vercingétorix s'allie avec Sédulix, chef des Lémovices, « Ève, notre mère à tous » jouxte le Chasseur d'Afrique, son père voisine avec sa grand-mère maternelle. Figues de pierres grossièrement taillées, calées d'un bout d'ardoise, assemblées au ciment. À côté, dans un ciment grossier, un moulin en réduction, une assiette de crêpes de blé noir (les tourtous), une poule, quelques évocations ésotériques d'un ciel mystérieux (« J'interroge le ciel mais je n'en doute pas », inscrit-il sur son tombeau-œuvre). L'appartenir, oui, il est bien devant nous, dans le modeste musée Paucard de sa commune de Saint-Salvador, mais le paysage, non, il n'y est pas, même pas dans les œuvres en bas-relief. Ce petit paysan corrézien avait d'autres soucis que le paysage, entre son travail, ses vellétés d'expatriation, son engagement politique et ses amis du maquis (Christophe, 2018c).

Peintre et fondateur du Salon de la Jeune Peinture, promoteur de la Figuration critique, professeur aux Beaux-Arts de Paris, écrivain aussi, Henri Cueco a travaillé la question du paysage, et spécialement du paysage limousin. Il en a fait ce qu'il nomme de la « petite peinture », sans prétention, ludique sans tomber dans l'anecdotique, et aussi de très grands dessins détaillant les herbes d'une prairie, ou la brebis morte de faim et de soif par un été trop sec sur les pentes caillouteuses où ses pas croiseraient ceux de Pierre Bergounioux pour qui l'âpre Limousin est *Une terre sans art* (2018). Cueco dessine son voisin paysan, Louis, devant le paysage étagé des affluents de la Vézère. Il a écrit sur ce pays – notamment dans *La petite peinture* (2001) –, et comme Bergounioux, il se remémore ce qu'en disaient et et pensaient les anciens. « Il est brave, le paysage », note-t-il. Il sait qu'il écrit pour des lecteurs cultivés, souvent urbains, propres sur eux, mais qui ne connaissent pas le rapport des paysans limousins à leur terre. « Il est brave ! », « *Qu'o bravo !* » disait mon arrière-grand-tante Catherine, en patois limousin, ça signifiait : il est fort, il est courageux au travail. On le dit d'un homme, on peut le dire d'un cheval ou d'un coin de terre. Et, nous rappelle Cueco, d'un paysage : c'est-à-dire qu'il nous donne ce qu'on en attend quand on le cultive, qu'on y fait du foin ou du sarrasin, des navets ou des courges, des châtaigniers ou de la



vigne. Et s'il est « brave », le paysage, c'est parce que, pour l'agriculteur (qui se dit maintenant chef d'exploitation s'il penche syndicalement à droite ou paysan s'il penche à gauche), il est avant tout une vaillante terre de production.

## Brève conclusion en ritournelle

Alors non, durant toutes ces années, je n'ai pas travaillé sur le paysage, mais sur l'agriculture qui est une activité technico-économique dont le paysage n'est qu'une résultante. Et ce faisant, je n'ai pas fait qu'œuvre de plasticien ; je produisais aussi des données en sciences humaines et sociales.

## Bibliographie

- Alifat-Peylet, M. (2014). « Un appartenir en évolution en pays de moyenne montagne : La Vallée du Falgoux », in G. Peylet et H. Saule-Sorbé (dir.), *L'appartenir en question. Ce territoire que j'ai choisi*. Pessac : MSHA.
- Bauer, T. (2014). « L'enfance athlétique de Georges Magnane », in G. Peylet et H. Saule-Sorbé (dir.), *L'appartenir en question. Ce territoire que j'ai choisi*. Pessac : MSHA.
- Bergounioux, P. (2018). *Une terre sans art*. Bordeaux : William Blake & Co.
- Benois, C. (s. d.). *Patrimoine et paysage*. Marseille : CRIPT PACA.
- Blouin-Gourbilière, C. (2011). « “Dis-moi quel est ton paysage préféré” : exemple du Parc naturel régional de la Brenne ». Publié sur le site internet de *Projets de paysage*. Consulté en ligne : [http://www.projetsdepaysage.fr/fr/\\_dis\\_moi\\_quel\\_est\\_ton\\_paysage\\_prefere\\_exemple\\_du\\_parc\\_naturel\\_regional\\_de\\_la\\_brenne](http://www.projetsdepaysage.fr/fr/_dis_moi_quel_est_ton_paysage_prefere_exemple_du_parc_naturel_regional_de_la_brenne)
- Castiglione A. (2012). « Pierre Michon : Châtelus, Bénévent, Mégara ». Communication à la journée d'étude « L'écrivain et son Limousin », IUFM, Université de Limoges, 25 mai.
- Cauquelin, A. (2000). *L'invention du paysage*. Paris : PUF.
- Cauquelin, A. (1996). *Petit traité d'art contemporain*. Paris : Seuil.
- Chauvier, E. ([2011] 2017). *Anthropologie de l'ordinaire*. Toulouse : Anacharsis.
- Christophe, D. (2018a). « Un projet alimentaire territorial en Corrèze : interaction, plus-value et agroécologie », in *Champs culturels* n° 29.
- Christophe, D. (2018b). « Les artistes devant l'agriculture et l'environnement, de la sécularisation aux conscientisations », in *Champs culturels* n° 29.
- Christophe, D. (2018c). « Le sentiment d'appartenir dans les sculptures d'Antoine Paucard à Saint-Salvador ». Conférence à la Société des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze, 28 janvier 2018.
- Christophe D. (2017). *Les Agriculteurs à l'aube du XXIe siècle en Limousin et Berry. Approche sociologique et entretiens*. Paris : L'Harmattan, Coll. Logiques sociales.
- Christophe D. (2007). « L'agriculture d'un territoire, champ d'expérience pour l'art », in *Champs culturels*, n° 21.
- Christophe, D. (2006). *L'agriculture d'un territoire à l'expérience de l'art*. Thèse de doctorat en arts, Université Bordeaux Montaigne.
- Cueco, H. (2001). *La petite peinture*. Paris : Cercle d'art.
- Cueco, H, Gaudibert, P., et Lascault, G. (1982). *Cueco, paysage dessiné*. Tulle : Centre d'Animation Culturelle.
- Deffontaines, J.-P. (2000). « L'agriculture dans sa fonction de production de paysage », in *GESTE* n°1, « Action paysagère et acteurs territoriaux ».
- Dubost, F., et Lizet, B. (1995). « Pour une ethnologie du paysage », in *Paysages au pluriel. Pour une approche ethnologique des paysages*. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, « Collection ethnologique de la France » (Cahier 9).

- Dussutour, L. (2002) « La construction pédagogique du territoire. Apprentissage des réalités locales et amnésie du politique dans l'enseignement agricole », in *Ruralia* 10/11 | 2002. Consulté en ligne : <http://journals.openedition.org/ruralia/301>
- Dussutour, L. (s. d.) « La construction pédagogique du paysage : les usages sociaux du savoir paysager dans l'enseignement agricole secondaire ». Arles : DESMID/CNRS.
- Fierens, P. (1949). *Peter Bruegel, sa vie, son œuvre, son temps*. Paris : Richard-Masse éd.
- Filteau, C. (2012). *Pierre Bergounioux et la mémoire du sol* ». Communication à la journée d'étude « L'écrivain et son Limousin », IUFM, Université de Limoges, 25 mai.
- Hayon, W., et Chevrier, J.-F. (2003). *Paysages territoires. L'Île-de-France comme métaphore*. Paris : Parenthèses éd.
- Jovchelovitch, S. et Orfali, B. (2005). « La fonction symbolique et la construction des représentations : la dynamique communicationnelle *ego/alter/objet* », in *Hermès, La Revue*, 41.
- Lancri, J. (1989). *Y et K, essai sur la peinture au risque de la lettre*. Paris : Méridiens Klincksieck.
- Laurichesse, J.-Y. (2014). « Giono, Simon, Millet : générations d'écrivains et géographies littéraires », in G. Peylet et H. Saule-Sorbé (dir.), *L'appartenir en question. Ce territoire que j'ai choisi*. Pessac : MSHA.
- Luginbühl, Y. (2012). « L'agriculture productrice de formes paysagères », in S. Lardon, (éd.), *Géoagronomie, paysage et projets de territoire. Sur les traces de Jean-Pierre Deffontaines*. Versailles : Quæ.
- Malaurie, C. (2015). *L'ordinaire des images : puissances et pouvoirs de l'image de peu*. Paris, L'Harmattan.
- Mauss, M. (2002). « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », in *Sociologie et anthropologie*. Paris : Les Presses universitaires de France, 1968 [Article originalement publié dans l'*Année Sociologique*, seconde série, 1923-1924]. Édition électronique : J.-M. Tremblay (éd.), Cégep de Chicoutimi. Consulté en ligne : <http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.mam.ess3>
- Michelin, Y., et Gauchet, S. (2000). « Gérer le paysage : joindre le geste à la parole », in D. Chevallier, (dir). *Vives campagnes. Le patrimoine rural, projet de société*. Paris : Autrement.
- Picon B, Dussutour, L, et Jacqué M. (2003). *Le paysage éducatif : la constitution d'un "savoir paysager". Rapport final*. Arles : DESMID/CNRS. Consulté en ligne : [http://temis.documentation.developpement-durable.gouv.fr/docs/Temis/0077/Temis-0077855/19661\\_Rapport.pdf](http://temis.documentation.developpement-durable.gouv.fr/docs/Temis/0077/Temis-0077855/19661_Rapport.pdf)
- Rancière, J. (2000). *Le partage du sensible. Esthétique et politique*. Paris : La Fabrique.
- Sahuc, P. (2011). « Don au chercheur et contre-don à de jeunes enquêtés », in *Interrogations*, n° 13, décembre.
- Sahuc, P. (2012). « Contes à rendre : éthiquement ou ethniquement ? », in *Cahiers de littérature orale* 72 | 2012. Consulté en ligne : <http://journals.openedition.org/clo/1672> ; DOI : 10.4000/clo.1672
- Sanz Sanz, E. (2013). « Caractérisation spatiale et mesure des paysages agricoles ». Publié sur le site internet de *Projets de paysage*. Consulté en ligne : [http://www.projetsdepaysage.fr/fr/caracterisation\\_spatiale\\_et\\_mesure\\_des\\_paysages\\_agricoles](http://www.projetsdepaysage.fr/fr/caracterisation_spatiale_et_mesure_des_paysages_agricoles)
- Teysandier, J.-P., et Christophe, D. (2016). « De l'ouverture internationale à l'action locale ! », in *Pour*, Revue du GREP, n° 288.